ÉRIC MOUZAT

MAMAN

Éditions Maïa

Découvrez notre catalogue sur :

https://editions-maia.com

Un grand merci à tous les participants de *euthena.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

… …

© Éditions Maïa
Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.
ISBN 9791042524852
Dépôt légal : janvier 2026

1
Aujourd'hui maman est morte

Quand ma sœur Pauline m'a appelé pour m'annoncer la nouvelle, je n'ai pas pu m'empêcher de penser à Camus, à *L'Étranger.*

— Guillaume, c'est terrible, aujourd'hui maman est morte, a-t-elle murmuré.

Machinalement, mon esprit a silencieusement rajouté : « Ou peut-être hier ». C'est étonnant comme certains textes sont ironiques malgré eux. Pauline avait des larmes dans la voix. Il est vrai qu'elle a toujours été très émotive. À quelques mois de ses quatre-vingts ans, la benjamine de notre fratrie avait su conserver cette fraîcheur d'âme enfantine qui nous faisait sourire souvent et nous agaçait parfois. « On n'a qu'une mère, tu sais », avait-elle rajouté dans un sanglot. J'aurais pu sourire.

Nous savions tous que Mathilde vivait ses derniers jours. Peu après l'anniversaire de ses cent trois ans, la bougie qui illuminait son regard avait donné les premiers signes de son extinction programmée. J'ai consolé comme j'ai pu Pauline. Les mots étaient banals, mais c'étaient ceux qu'elle attendait. J'étais à l'égal d'un père pour elle. Le nôtre était parti depuis bien longtemps déjà.

Juste après, j'ai appelé le mari de notre sœur Anne. Il viendrait aux obsèques de sa belle-mère. « Anne sera là ? », lui avais-je demandé. « Anne sera là, du moins son corps. Tu sais, sa tête… ». Le dévouement qu'il portait à ma sœur cadette frôlait la dévotion. Contre vents et marées, il s'occupait seul de son épouse, refusant l'aide de ses enfants. Plusieurs fois, je lui avais suggéré de la placer dans un établissement spécialisé.

« Pour la laisser aux bons soins d'Alois ? », m'avait-il rétorqué avec une malice touchante, « les Allemands ont fait trop de dégâts dans ma famille dans les années 40, je ne veux pas abandonner ma femme chérie à cet Alzheimer ! ». Il s'est raclé la gorge et a rajouté, « d'autant que ce triste sire d'Alois Alzheimer était membre de *l'hygiène raciale allemande* dont les nazis ont fait leurs choux gras, n'est-ce pas ? ». Je n'ai pas cru bon de relever.

J'ai attendu le retour de Claire, un peu après quinze heures pour l'informer. Elle m'a demandé si ça allait, et c'est elle qui a appelé nos enfants. Ma femme, d'un peu plus de dix ans, ma benjamine, occupait sa retraite comme bénévole dans une association humanitaire. J'étais admiratif de son courage et de sa force : deux ou trois fois par semaine, elle se rendait dans un hôpital pour lire des histoires à des enfants malades ou jouer avec eux.

— C'est toi qui vas t'occuper des obsèques ? m'a demandé Claire.

J'ai souri.

— Qui veux-tu qui le fasse ?

— Je peux t'aider si tu veux, a-t-elle répondu. Arnold ne te refusera pas son aide, non plus.

Une dame de cent trois ans ne connaît plus grand monde. Ses ex-collègues ont tous trépassé depuis belle lurette, ses amis s'en sont allés, un à un, au fil des décennies, au fil des lustres, année après année. Plus de frère, plus de sœur. Cousins et cousines reposent en paix pour l'éternité. Seul un bout de famille, quelques descendants ou de très rares connaissances accompagnent le cercueil jusqu'à sa dernière demeure.

Pour Mathilde, le cortège se composait de mes deux sœurs, de leur mari, enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, d'une vieille voisine qui dodelinait de la tête en marchant, de Claire, de notre fils Antoine, de notre fille Agathe et sa compagne, Lucie, belle comme un cœur, d'Arnold, et de moi-même. Dix-sept personnes. Dix-sept, comme l'âge que j'avais lorsque j'ai fait la connaissance d'Arnold chez lui, à Londres. Plus tard, Arnold et moi, nous nous sommes

retrouvés, voisins de rue, voisins de cœur, et c'est là que notre amitié a définitivement pris racine, soixante-cinq ans avant ce jour d'adieux : une amitié indéfectible, sans jamais la moindre brouille, sans jamais la moindre dispute, et même si nous n'étions pas toujours d'accord sur tout, nous savions nous écouter avec calme et respect mutuel, une amitié qui s'est transformée, au fil du temps, au fil des événements en quelque chose de plus fort encore, de plus puissant, de plus profond que la fraternité de cœur que nous avions pourtant cru atteindre.

Mathilde n'avait jamais émis le moindre souhait pour ses obsèques. Peut-être se croyait-elle immortelle ? Pour des raisons différentes l'une de l'autre, mes sœurs étaient dans l'incapacité de préparer quoi que ce soit, alors je l'ai fait à leur place, j'ai pris les décisions, ou plus exactement je l'ai fait pour elles.

En suivant son cercueil, je me suis demandé ce que Mathilde aurait avoué au prêtre venu la confesser un peu avant sa mort si elle avait été une fervente chrétienne. Baptisée, elle l'était et même avait-elle fait ses communions. Pourtant, elle n'avait pas été élevée dans la foi, et ses jeunes années d'adulte ne correspondaient pas à ce chemin-là. Le reste de sa vie, elle s'était sagement tenue à l'écart de toute spiritualité, affichant une indifférence polie à l'égard des églises ou des courants de pensée mystiques. J'imaginais pourtant ce curé en âge d'être son petit-fils, assis à côté d'elle, elle allongée sur son dernier lit, fatiguée certes, mais lucide, ce jeune homme, sans doute instruit et charitable, écoutant, imperturbable, quelques péchés véniels et ordinaires. Aurait-elle eu, cette mère de famille dévouée, cette épouse aimante, le caractère d'affronter avec cet inconnu la terrible vérité qui avait construit sa vie et la mienne ?

Mathilde possédait deux demeures. Un appartement parisien qu'elle occupait les mois d'hiver et une maison de campagne dans un hameau proche de Vaison-la-Romaine où elle séjournait une bonne partie de l'année. Il est apparu logique à chacun qu'elle repose au cimetière de Vaison plutôt que dans le XVIe arrondissement de la Capitale. Par acquit

de conscience, j'ai demandé au curé de la paroisse de célébrer une messe. Puis nous avons assisté à la pose de la pierre tombale et nous nous sommes retrouvés sur la terrasse de la maison de Mathilde. Claire avait commandé une collation à un traiteur. La voisine a bu une gorgée d'eau pétillante, a grignoté une pâtisserie et nous a laissés *en famille*, selon son expression.

Rapidement, les conversations se sont orientées vers les occupations et les projets de chacun. Mathilde semblait avoir été oubliée. C'était comme si un magicien avait réalisé un tour de passe-passe et que les mines tristes avaient cédé la place à des sourires, à des rires même. Claire se comportait en maîtresse de maison, allant de l'un à l'autre, souriante, calme, avenante. J'admirais toujours autant sa force de caractère, sa noblesse d'âme. Un héritage ancestral, sans doute. Il n'est pas suffisant de naître dans l'aristocratie pour avoir une âme noble. L'essentiel vient d'ailleurs et elle en était un exemple, à mes yeux tout du moins.

Nos deux enfants et Lucie formaient un petit groupe à l'écart des autres assemblés autour de la table du jardin sous la tonnelle fleurie. Je suis allé bavarder un moment avec eux. J'avais besoin d'aérer mon esprit, d'évacuer pour un moment cette lourde responsabilité qui pesait sur mes épaules. On m'avait demandé un discours après le repas du soir. Dire ou ne pas dire. Le dilemme tournait dans ma tête depuis plusieurs jours.

Agathe nous avait déjà présenté Lucie. Celle-ci était arrivée dans la vie de notre fille comme un rayon de soleil au moment même où nous déplorions, Claire et moi, le trop grand sérieux d'Agathe, sa résignation à ne trouver personne à son goût, sa tristesse peut-être, même si elle la cachait sous un allant de façade. Nous sentions qu'elle avait besoin d'une petite étincelle, d'un petit quelque chose pour lui donner le sourire, la rendre heureuse peut-être. Nous étions loin d'imaginer qu'en quelques semaines à peine Lucie serait le moteur d'une véritable métamorphose de notre fille. Agathe avait changé de coiffure, remisé au placard ses habits classiques et un tantinet austères, s'était acheté des robes qui mettaient en valeur son

corps ciselé d'ancienne gymnaste et elle commençait même à se maquiller. C'était encore timide, mais on sentait chez notre fille une envie de se libérer d'un carcan qu'elle s'était elle-même imposé durant tant d'années, et surtout la volonté de Lucie de permettre cet épanouissement.

J'ai attendu que leur conversation déjà engagée m'autorise à le faire, et j'ai demandé à Lucie où en étaient ses projets. Je me suis imaginé, quarante ou cinquante ans plus tôt, devant un tel sourire. Cette jeune fille, la petite vingtaine, était tout bonnement désarmante.

— Je termine une série de toiles, a-t-elle déclaré avec une douce énergie. J'ai la chance d'avoir une place sous un chapiteau, cet été, dans les jardins du château de Haar, en Hollande. D'ailleurs, une partie de mes toiles a déjà été achetée par un collectionneur allemand… Il n'a même pas discuté le prix…

Elle a jeté un regard amoureux à Agathe.

— C'est grâce à votre fille que j'ai connu ce mécène. Je crois qu'il est un peu amoureux d'elle, a-t-elle rajouté avec malice.

Agathe a rougi. Lucie m'a adressé un regard malicieux.

— Pas de risque… ! C'est un vieux de cinquante ou cinquante-cinq ans. Il a du fric, mais je ne crois pas que ça intéresse Agathe. Il lui faudrait des arguments qu'il n'a pas.

Agathe était cramoisie et moi un peu vexé par cette douce insolence. Je ne voulais bien sûr pas savoir de quels arguments il s'agissait, mais qu'un homme de cinquante ou cinquante-cinq ans soit considéré comme un vieux par cette fascinante jeune fille était pour le moins irritant. Antoine a voulu savoir pourquoi ce riche collectionneur s'intéressait tant à sa peinture alors qu'elle n'était pas encore connue, qu'elle débutait à peine.

Lucie a haussé les épaules.

— Bon, si on exclut l'influence d'Agathe et son carnet d'adresses, il a peut-être un remords…

— Un remords ? me suis-je étonné.

Ce sourire !

Ensorcelant est le mot qui le qualifierait le mieux. Ce sourire, ce regard, cette aura sur un visage moyen aurait pu renverser l'indifférence de n'importe quel homme, mais Lucie n'avait pas un visage moyen. Il n'était pas parfait, il était un cran au-dessus : beau et lumineux. Sans la moindre arrière-pensée de ma part, cette jeune femme se classait sur le podium des trois personnes les plus séduisantes que j'avais rencontrées de ma vie. Agathe avait attendu l'approche de ses quarante ans pour partager sa vie avec quelqu'un, mais elle était tombée sur la perle rare.

— Je m'appelle Cooper. Lucie Cooper. Hans Meyer, le riche collectionneur allemand a peut-être imaginé que j'étais juive et il aura voulu racheter les siens d'avoir spolié tant d'innocents pendant la Deuxième Guerre mondiale. C'est une hypothèse…

Ensorcelante, malicieuse, quelle autre finesse se cachait donc en cette fille désarmante ? J'ai froncé les sourcils.

— Oui, Cooper est un nom de famille flamand ou anglais, selon les cas, dont l'un est rattaché aux marchands de peau, le second aux tonneliers, et des familles juives allemandes se nomment Kupfer, nom qui renvoie au cuivre et à son travail. Or, les mots Cooper et Kupfer sont en quelque sorte des cousins, et il y a des Cooper juifs, essentiellement parmi les Flamands. Il est donc facile de faire des confusions ou des amalgames. En ce qui me concerne, la branche paternelle de ma famille est anglaise, chrétienne jusqu'au bout des orteils, et ma mère laotienne, bouddhiste et animiste.

— C'est peut-être aussi parce que tu as du talent ! a tranché Antoine que les explications un tantinet rocambolesques de Lucie paraissaient laisser sceptique.

En un instant, le visage de Lucie a changé radicalement. Son espièglerie s'est volatilisée. Le flegme britannique et la placidité asiatique se mélangeaient en elle. Sa peau en prenait la teinte. C'était comme si sa nature de caméléon se révélait. Son regard était devenu soudain plus perçant, le ton de sa voix plus incisif.